Le mystère de la Mort d'Imbert sera-t-il un jour résolu ?

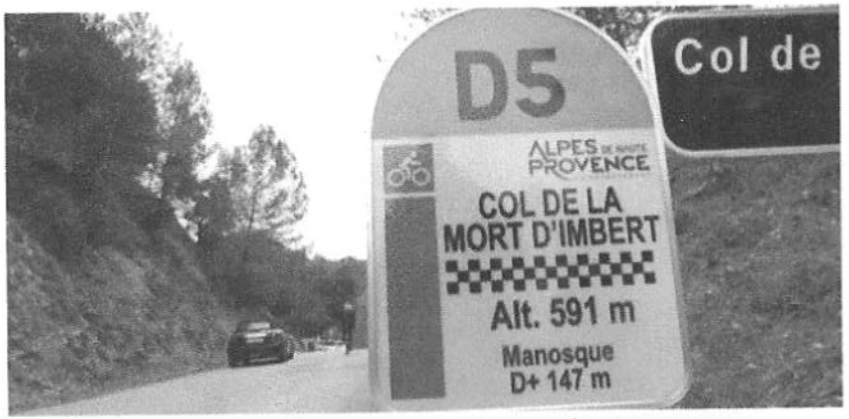
La chronique patrimoine de Jean-Yves Royer nous plonge dans le plus froid des cold-cases : un mort dont on ne connaît que le nom de famille.

Le nom du col de la Mort d'Imbert ne figure ni sur la carte de Cassini (1756-1815), ni sur le cadastre napoléonien de Manosque (1824), n'apparaissant qu'à partir des cartes d'état-major (1820-1866). Si cela donne une fourchette d'une quarantaine d'années pour la date du décès de cet Imbert, voilà qui ne nous en dit rien de plus. Le cold-case le plus froid qu'on puisse imaginer : un mort dont on ne connaît que le nom de famille, une date de décès approximative dont on ignore la cause, en un lieu guère plus précis...

Mais le 25 octobre 1903, lors de l'assemblée générale annuelle de l'Athénée de Forcalquier, Eugène Plauchud, savant pharmacien et écrivain d'òc et d'oïl, lisait ce texte : "*Mesdames, Messieurs, vous êtes-vous quelquefois demandé pourquoi la route qui va de Dauphin à Manosque s'appelle la Mort d'Imbert ? Évidemment parce qu'un Imbert quelconque y est mort, mais comment et dans quelles conditions ? J'avais cherché un peu partout, mais en vain, si je pouvais trouver quelque tradition, quelque document à ce sujet : Rien ! Quand le hasard m'a fait dénicher, au fond d'un vieux coffre, un parchemin tout endommagé par les rats ; et voici ce que, tant bien que mal, écrit en vieux provençal, j'ai pu déchiffrer.*" Et là-dessus il leur lisait un conte, en provençal de son temps puisqu'il venait de l'écrire : La mouort d'Imbert.

La légende inventée

Personne ne fut dupe du coup classique du parchemin bouffé aux rats trouvé dans un vieux coffre, mais on écouta avec beaucoup d'intérêt le récit qu'il leur fit, et que je vais vous résumer. L'auberge du père Vincent, à Saint-Maime, était l'une des plus fameuses du pays. On y trouvait certes bonne chère et bon vin, mais sa principale qualité était la présence de sa fille Laure, une belle brune de 20 ans aux yeux éblouissants, ne manquant pas de soupirants dont elle n'avait cure. Un gros richard surtout, Imbert, la poursuivait et finit par demander sa main à son père. Lequel ne disait pas non, mais lorsqu'il en parla à sa fille, celle-ci lui rit au nez et il n'insista pas. Mais Imbert ne perdait pas courage.



Le col de la mort d'Imbert à Manosque. / PHOTO STÉPHANE DUCLET

Sur ces entrefaites, voilà que le jeune Audifred de Montmaur, neveu du seigneur de Pierrevert, vint un soir demander l'hospitalité à l'auberge. Vingt-cinq ans, blond aux yeux bleus, grand air : aussi beau garçon que Laure était belle fille. Coup de foudre réciproque, il demande la main de Laure au père qui accepte, et dans la semaine ils étaient mariés, puis partaient retrouver l'oncle à Pierrevert. Pendant ce temps Imbert, horriblement jaloux, payait six sacripants pour monter un guet-apens sur leur chemin. Laure est enlevée et séquestrée par Imbert, assez stupide pour s'imaginer la séduire en la gardant prisonnière, tandis qu'Audifred la cherche en vain. La chambre où Laure est enfermée a une fenêtre, munie de barreaux en fer, donnant sur les collines. Un matin, elle aperçoit de là les six vauriens qui l'avaient enlevée, suivis par Imbert, s'en allant vers la montagne. Ils étaient armés de fourches, Imbert d'une faux. Laure les vit se cacher derrière une haie. Bientôt survient Audifred, descendant de la montagne. Laure appelle la servante, la jette au sol, sort et ferme la porte à clef. En traversant la cuisine, elle voit un grand couteau sur la table, le prend et se précipite au-dehors.

Audifred luttait contre ces bandits. Imbert allait l'atteindre avec sa faux, lorsque Laure se précipite et lui plante son couteau entre les deux épaules. Imbert tombe raide mort et les six rufians s'enfuient. Laure monte à cheval avec son Audifred, ils partent et jamais on ne les revit à Saint-Maime. Le lendemain, on trouva le cadavre d'Imbert. Cette route fut alors appelée la mort d'Imbert, nom qu'elle a gardé depuis.

Et si l'on finissait par tout savoir ?

Mais en saura-t-on un jour plus sur cet Imbert ? Ce n'est pas impossible avec nos moyens actuels. Par exemple, j'ai pu en quelques clics apprendre qu'il n'y avait pas d'Imbert à Saint-Maime avant Fortuné André, né le 30 juillet 1856 de parents cultivateurs, André et Rose, née Brunache. Pour que ce soit le nôtre, il faudrait qu'il soit mort à l'âge de 10 ans tout au plus ; mais pourquoi pas s'il est décédé en ce lieu dans des circonstances tragiques, ayant pu localement en fixer le souvenir ? Je n'ai pas cherché plus, mais c'est à la portée de tous. Tout comme de voir s'il y a d'autres Imbert aux environs. Pas à Dauphin, qui n'en a pas alors, mais peut-être était-il manosquin ? Ce serait assez drôle qu'on puisse enfin résoudre ce vieux mystère...

Jean-Yves Royer